



Avignon au XVI^e siècle, selon Braun et Hogenberg. L'ancienne résidence du Pape avait des atouts comparables à ceux de Strasbourg: la population, les ressources, la position, l'ouverture sur le monde. A-t-elle également vu naître l'imprimerie ?

Procope Valdfoghel **Un concurrent pour Gutenberg ?**

On sait que dès le XVI^e siècle, Mayence, puis Harlem ont disputé à Strasbourg la paternité de la typographie. Aujourd'hui, seules Strasbourg et Mayence semblent rester en lice.

Pourtant, un troisième larron est connu depuis la fin du XIX^e siècle: Avignon. Jusqu'à récemment, les chercheurs en faisaient mention sans retenir sa candidature. Or, cette dernière a repris une certaine vigueur, sans que les spécialistes du sujet n'y prêtent vraiment attention.

Une bonne raison pour le faire dans les lignes qui suivent.

Les affaires de Maître Valdfoghel

Dans les années 1440, vivait à Avignon un orfèvre au nom germanique, un certain Prokop Valdfoghel, qui semble avoir fui Prague au moment des Guerres Hussites.

Il avait passé inaperçu jusqu'à ce que, dans les années 1890, l'abbé Pierre Henri Requin découvre des actes notariés datables de 1444-1446, qui le mettent en scène avec divers partenaires et notamment un juif d'Avignon, Davin de Caderousse. L'intérêt de ces documents est qu'on y trouve trace de ce qui pourrait être l'équipement d'un atelier d'imprimeur, et ceci une dizaine d'années avant que Gutenberg ne sorte sa Bible de 42 lignes (1).

La découverte eut un certain écho, puis plus rien ou presque pendant plus d'un siècle, avant que la question Valdfoghel ne reprenne des couleurs (2).

Mais commençons par le début. L'abbé avait publié en 1890 et 1891 un fac-similé des actes, accompagné de la transcription latine et d'une traduction française. Il en avait tiré sa propre interprétation.



**L'abbé Pierre Henri
Requin
(1851 - 1917)**

La thèse de l'abbé Requin.

Selon lui, Valdfoghel serait arrivé à Avignon sans ressources, et aurait cherché des étudiants et des bailleurs de fonds. Les partenaires furent nombreux et ils lui servirent parfois d'investisseurs. Le plus ancien d'entre eux semble avoir été un certain Girard Ferrose, serrurier et horloger originaire de Trêves, qui a dû lui servir de mécanicien. Le 4 juillet 1444, ils habitent ensemble, mais à la suite d'un différend, le 26 août, Ferrose et Valdfoghel règlent leurs comptes et se donnent quittance mutuelle. L'un semble craindre que l'autre divulgue un certain secret. Il lui fait jurer de le garder et de ne pas s'en servir à moins de 12 lieues d'Avignon. Plus tard, il s'associe à nouveau et vivent ensemble dans la même maison près de l'église Saint Didier (3).

Dans ce même acte du 4 juillet 1444, Valdfoghel reconnaît avoir chez lui « deux ABC en acier, deux formes en fer, une vis en acier, 48 formes en étain et diverses formes propres à l'art d'écrire artificiellement ». Il promet de les rendre à la première réquisition à son associé et apprenti Manaud Vitalis pour qui il les a fabriqués (4).

On connaît à Valdfoghel au moins deux apprentis, Manaud Vitalis du diocèse d'Auch et Arnaud de Coselhac, du diocèse d'Aire, tous deux étudiants à l'université d'Avignon. Ils avaient reçu de lui un matériel comprenant « certains instruments ou engins, dans le but d'écrire artificiellement, faits de fer, d'acier, de cuivre, de laiton, de plomb, d'étain et de bois » (5). Ils avaient formé une association dont les clauses ne sont malheureusement pas connues. On sait par contre que le matériel en question était la propriété de la société, et qu'aucun

membre ne pouvait la quitter en l'emportant. C'est ce qui ressort du contrat passé par Valdfoghel avec ses apprentis le 5 avril 1446. Manaud Vitalis, qui doit alors quitter Avignon, revend sa part de matériel à Valdfoghel et à Ferrose pour 12 florins. Curieusement, au moment où Manaud cède sa part d'associé, Valdfoghel lui fait jurer sur les saints évangiles que « l'art d'écrire artificiellement était un art vrai, très vrai, possible et utile à qui voulait y travailler et qui l'aimait ».

Mais Valdfoghel est également en affaires avec un juif, Davin de Caderousse, à qui il enseigne depuis deux ans, donc depuis 1444, l'art d'écrire « artificiellement ». D'après l'abbé Requin, Davin voulait peut-être utiliser cette technique pour vulgariser des livres hébraïques. En 1446, il fait donc la commande à Valdfoghel d'un alphabet en cette langue, en échange, entre autre, d'un enseignement, l'art de teindre des tissus à froid (6).

Le 1^{er} juillet, on perd toute trace de Valdfoghel et de ses apprentis, ce qui donne à penser qu'il a quitté Avignon (6). Est-il allé chercher fortune ailleurs ?

Pour l'abbé Requin, il n'y a guère de doute, Valdfoghel se livre à des recherches sur la typographie. Il s'appuie sur l'expression: *ars scribendi artificialiter*, qu'il traduit par « art d'écrire artificiellement ». Valdfoghel se sert de deux ABC, et il promet de graver 27 lettres pour Davin de Caderousse et lui confie en dépôt 48 lettres. Il a en outre une vis en acier, qui pourrait faire partie d'une presse (7).

L'analyse de Guy Bechtel

Son approche est plus circonspecte et se concentre davantage sur les aspects techniques.

Il fait un sort à l'expression *artificialiter*, qui a particulièrement sollicité les imaginations et dans laquelle on a voulu reconnaître une mécanique à écrire. Pour G. Bechtel, au XV^e siècle, elle désigne simplement la belle écriture. Il s'appuie sur des calligraphes qui proposaient alors à des clients de leur apprendre à écrire *magistraliter*, *formaliter* ou *artificialiter* (8).

G. Bechtel s'intéresse aussi au matériel, lequel suggère plus fortement l'imprimerie. On l'a vu, il comprend deux « abécédaires » en acier ainsi que deux « formes » et une vis, 27 lettres hébraïques et 48 « formes » en étain. On connaissait déjà des abécédaires, qui servaient à apprendre à lire aux enfants. Il y en avait même en plomb. Mais là, ce sont des *abecedaria calibis*, en acier, donc une collection de poinçons, destinés à frapper un métal mou. Mais *quid* des « formes » en étain ?

G. Bechtel fait remarquer l'absence des centaines de caractères d'imprimerie nécessaires pour imprimer des pages entières.

Après avoir examiné toutes les hypothèses, Guy Bechtel en vient à admettre qu'il s'agit de tampons qu'on appliquait individuellement, sans

forcer, après encrage, pour faciliter le tracé de lettrines, que l'enlumineur n'avait plus qu'à colorier *artificialiter*.

Dans cette optique, quel était alors l'intérêt des poinçons ciselés dans un métal dur et à quoi servait de surcroît une vis, en acier ? Que cachent, par ailleurs, des termes comme *artificia, instrumenta* ou *ingenia* ? (9).

Le lexique de Valdfoghel

La principale difficulté réside en effet dans le lexique latin utilisé par Valdfoghel. Ni l'abbé Requin, ni Guy Bechtel n'ont vraiment approfondi la question. Il comporte pourtant des termes dont on peut deviner le sens à partir du latin médiéval et de la langue du XVI^e siècle.

Prenons *forma* et ses dérivés. En latin classique et tardif, il désigne une représentation en relief, par opposition à une peinture ou une écriture sur une surface plate. Il est question de *littere ebrayce formate sisae in ferro*, de « lettres hébraïques en relief, taillées dans le fer ». Bechtel y reconnaît des poinçons. Les deux « formes » en fer et les deux abécédaires en acier sont à ranger dans la même catégorie (10).

Le mot *Form* est passé dans l'allemand. On le trouve en 1568 chez Jost Ammann, lorsqu'il présente, parmi les métiers liés à l'imprimerie, le *Formschneider*, qui taille dans une planche, le *Formbrett*, le dessin que le *Reisser* a préalablement tracé à l'encre (11). Le mot *forma*, dont l'allemand *Form* est dérivé, a dû déjà être utilisé par la xylographie, dans la 1^{ère} moitié du XVI^e siècle, avant de passer dans le vocabulaire de la typographie.

Dans le texte de Valdfoghel, on trouve des « formes » en fer, en acier et en étain. Si, comme l'admet G. Bechtel, ces « formes » sont des tampons, qu'on applique sans forcer pour faciliter le dessin des lettrines, c'est concevable pour celles en étain, mais quel est l'intérêt de les réaliser en acier ? Aussi, lorsque Valdfoghel parle de *littere ebrayce formate* il veut dire « mises en relief ».

Autre point du lexique: les textes utilisent à plusieurs reprises le terme *instrumentum*. En latin classique, il désignait déjà l'outillage. La vis acquise par Davin de Caderousse en fait explicitement partie, ainsi que les poinçons en acier, en fer et en étain (12).

Dans les textes d'Avignon, *instrumentum* est souvent associé à *artificium*, dont on le distingue : *Instrumentum sive artificium* (13). Mais que signifie ce terme ? En principe, il s'agit d'un dispositif, d'une machine, issu du travail d'un artisan (*artifex*) (14).

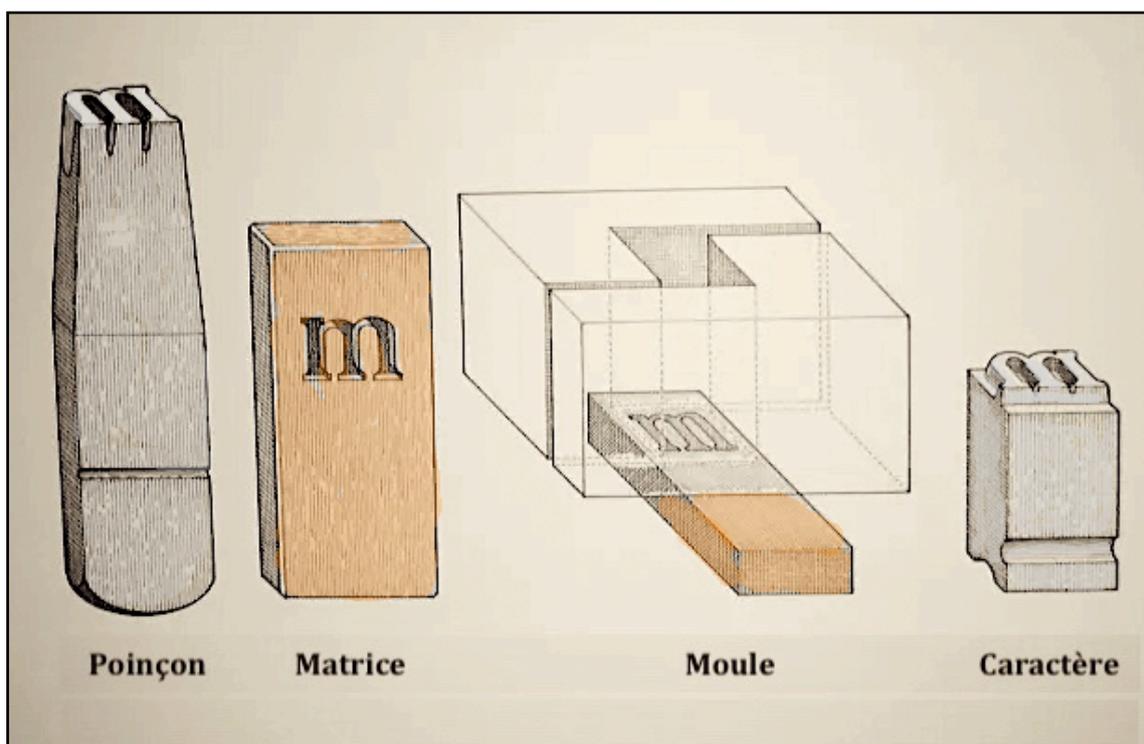
Ce terme d'*artificium* est parfois associé à *ingenium*. Selon le Littré, au XIV^e -XV^e siècles, ce terme a le sens d'astuce, de ruse ou de tour de main. Or, chez Valdfoghel le « dispositif » comporte du bois, du fer et de l'étain, ce qui fait sens, mais c'est aussi le cas des *ingenia* (15) précise que Davin devra payer l'étain et le bois des *artificia* et des *ingenia* de l'écriture hébraïque (15).

On voit donc qu'il est assez aisé de cerner le sens de termes comme *instrumentum* et *forma*, qui, vers 1450, ont déjà une histoire. Par contre, *artificia* et *ingenia* restent dans le brouillard, et ce pour deux raisons: d'une part Valdfoghel tient au secret de ses activités, de l'autre, il s'agit de nouveautés et l'usage ne leur a pas encore imposé de nom spécifique.

Valdfoghel a-t-il inventé la typographie ?

Faut-il suivre P.H. Requin ? Dans ce cas, qu'il ne restait plus à Valdfoghel qu'une étape à franchir: passer à la reproduction *en série* de caractères d'impression.

On connaît la pratique des typographes quelques années plus tard: on cisèle des poinçons, qui permettent de frapper des plaques de cuivre. Ces dernières sont ensuite glissées dans le fond d'un moule, dans lequel on coule un alliage de plomb. On peut ainsi reproduire rapidement et en masse des caractères d'imprimerie.



Les étapes de fabrication des caractères d'impression: réalisation d'un poinçon en fer ou en acier; frappe sur un métal mou; fonte du caractère final dans un moule (ici simplifié). Les caractères d'avant 1480 étaient percés d'un trou où passait un fil. (Specklin, *Collectanées*, 2085)

Valdfoghel serait-il déjà parvenu à ce stade avant 1446 ?

Il semble très attaché au secret, de sorte que le texte d'Avignon ne laisse peut-être deviner que la première étape d'un procédé bien plus complexe.

On en trouve un indice à propos des caractères hébraïques. Dans l'acte du 10 mars 1446, il est question de 27 lettres hébraïques en relief, bien découpées dans le fer, en respectant la science et la pratique de la calligraphie traditionnelle. Il s'agit là de poinçons.

Or, quelques lignes plus loin, Davin de Caderousse doit payer l'étain et les pièces de bois des *artificia* et des *ingenia* de l'écriture hébraïque.

Pour la réalisation de cette dernière, il fallait donc d'une part des poinçons en métal dur, de l'autre des *artificia* en étain et en bois. Sommes-nous en présence de caractères d'imprimerie, pour lesquels il faut du plomb et de l'étain, et une presse, dont on mentionnerait ici les *fustes*, mais dont la vis est déjà signalée dans l'acte du 4 juillet 1444 ?

Jusqu'à récemment, sauter ce pas restait périlleux.

Les développements récents de l'affaire

Bien que fondée sur des textes bien plus explicites que ceux concernant Gutenberg, la candidature Valdfoghel est au point mort depuis plus d'un siècle.

Or, elle a récemment repris des couleurs.



Les textes imprimés découverts par M. Rosenfeld. Source: TAGA, Technical Association of the Graphic Arts.

A Jérusalem, en 2015, un libraire du nom de Moshe Rosenfeld a trouvé dans une reliure deux feuilles de papier imprimées en caractères hébraïques provenant d'un livre de prières. Elles ne pouvaient tomber en de meilleures mains: Moshe Rosenfeld a cofondé en

1990 l'*Institute for Computerized Bibliography of the Hebrew Book*, puis en 1994 le *Computerized Thesaurus of the Hebrew Book* (16).

Les feuillets imprimés ont été soumis aux experts de la *National Library of Israel*. Ces derniers se sont beaucoup intéressés au filigrane qui représente trois collines à l'intérieur de deux cercles, et une croix sur la colline centrale. Il apparaît à Perpignan dès 1418. Ils ont également identifié les caractères utilisés comme de la semi-cursive espagnole, ce qui exclut une origine azkhénaze. Les experts en ont conclu à une *probable* origine avignonnaise.

En 2019 une équipe de l'*Institute for Computerized Bibliography* a pris sur elle de réétudier les données, et particulièrement de chercher d'autres occurrences du filigrane. Il apparaît que ce dernier a été utilisé approximativement entre le début du XV^e siècle et celui du XVI^e s. Mais les vergeures des feuilles examinées ne se retrouvent qu'à Fabriano, en Italie.

On a enfin comparé les feuilles, objets de l'étude, avec d'autres textes hébreux imprimés en semi-cursive espagnole, de 1489 et 1519. Il est apparu qu'elles présentaient la plus mauvaise qualité d'impression, ce qui permettrait de les dater du début du XV^e siècle.

Curieusement, on en conclut que ces feuillets ont été très *probablement* imprimés à Avignon en 1444-1446 et que Valdfoghel a détrôné Gutenberg (17).

On peut arriver à cette conclusion à condition de lire superficiellement les actes notariés d'Avignon. Il ressort en effet de l'acte du 10 mars 1446 que depuis 2 ans, le juif Davin est effectivement formé par Valdfoghel dans l'art d'écrire « artificiellement », mais ce n'est qu'en 1446 qu'il reçoit de lui 27 caractères hébraïques, qu'il doit au préalable sculpter. Valdfoghel, dans le même document, demande à Davin de respecter le secret sur l'art en question. Cette interdiction est valable sur le territoire d'Avignon, et aussi longtemps que Valdfoghel y résidera. En fait, ce dernier disparaît de la ville en juillet 1446, ce qui lève les interdictions (18).

A supposer que la piste avignonnaise soit solide, l'impression des feuillets est à placer *après* 1446, date de la remise par Valdfoghel des caractères hébraïques. Mais quel délai faut-il rajouter ? Dans les textes découverts par Rosenfeld, il y a des caractères minuscules et majuscules. Or, Davin n'a reçu que 27 lettres. Il fallait donc encore sculpter ou faire sculpter une série de poinçons.

Ce n'est sans doute pas le seul obstacle auquel se heurtait Davin. Sur la fabrication des caractères on est dans le flou. Valdfoghel dispose-t-il d'un moule ? Quel métal est utilisé ?

La conclusion selon laquelle Avignon a détrôné Strasbourg mérite donc un minimum de prudence (17).

Mettre en compétition Gutenberg et Valdfoghel et désigner un vainqueur, est pour le moins prématuré au regard de la documentation disponible. S'il ne s'agit que du *premier ouvrage imprimé*, c'est la Bible de 42 lignes (1454) contre les textes d'Avignon, sans doute postérieurs à 1446, mais de combien ?

S'il s'agit de *l'invention* proprement dite, on a les mêmes incertitudes. Gutenberg en 1436 commande à un orfèvre strasbourgeois des travaux en relation avec l'impression. L'idée de la typographie est peut-être antérieure à cette date, mais de combien ? Du côté d'Avignon, c'est la même bouteille à l'encre (d'imprimerie). L'acte de 1444 mentionne des instruments visiblement mis au point bien des années avant, mais où ? avec qui ?

On peut tout au plus affirmer que vers 1440-50, ils sont à plusieurs à travailler dans le même sens, avec des fortunes diverses. A raison, Olivier Deloignon met en garde contre l'image d'un Gutenberg génial saisi d'une intuition au milieu d'un désert technologique. On a beaucoup spéculé sur des échanges d'information entre tous ces hommes, dont certains voyageaient beaucoup (19).

Ce qui fait que Gutenberg remporte pour le moment la palme de la paternité, c'est la sortie, de sa Bible de 42 lignes en 1454. C'est elle qui refoule ses rivaux dans l'obscurité. Ont-ils pour autant démerité ?

Pierre Jacob



Notes.

(1) REQUIN, P.H., *L'imprimerie à Avignon en 1444*, Paris, 1890 p. 16 suiv. Du même auteur: *Origines de l'imprimerie en France*, (Avignon, 1444), Paris, 1891.

(2) REQUIN, P.H., *La question de l'imprimerie à Avignon, en 1444 et en 1446, Réponse à M. Bayle*, Marseille, 1902. STEIN, Henri, *Compte rendu*, Bibliothèque de l'École des Chartes, 1890, 51, p. 315-319.

GINSBURGER, Moïse, « Les premiers imprimeurs juifs en France, *Revue des études juives*, 1928, 86-171, p. 47-57 (p.48-49).

Plus récemment, BECHTEL, Guy, *Gutenberg et l'invention de l'imprimerie, une enquête*, Paris, 1992, p. 308-316.

BISCHOFF, G., *Le siècle de Gutenberg*, 2018, p. 59, voit dans le travail de P.H. REQUIN une façon de contester la primauté allemande, dans une ambiance nationaliste. Pourtant P.H. REQUIN proteste de sa neutralité politique.

(3). On retrouve ce souci du secret chez Gutenberg. Alors que son associé Andres Dritzehen, mourant, garde chez lui une presse, il craint que la famille viennoise satisfasse sa curiosité. Il demande à ses proches de démonter la presse et des accessoires qui pourraient livrer le secret.

(4) REQUIN, P.H., 1890, Pièces justificatives, n°5. : *duo abecedaria calibis et duas formas ferreas, unum instrumentum calibis vocatum vitis, quadraginta octo formas stangni, nec non diversas alias formas ad artem scribendi pertinentes.*

(5) Acte du 5 avril 1446: *nonnulla instrumenta sive artificia causa artificialiter scribendi, tam de ferro, de callibe, de cupro, de lethono, de plumbo, de stagno et de fuste*

(6) *Infra*: actes du 10 mars 1446 et du 26 avril 1446.

(7) REQUIN, *Origines...*, p. 6 et 9-10 traduit *artificialiter* par « artificiellement ».

(8) BECHTEL, G., p. 310. Aussi p. 349 n. 21

(9) On notera ici la précision du vocabulaire en comparaison de ce qu'on trouve dans les archives du procès strasbourgeois de 1439. LABORDE, Léon de, *Débuts de l'imprimerie à Strasbourg*, Paris, 1840. On n'y rencontre que: *presse, stück würbelin, gezüge, bli.*

(10) Acte du 10 mars 1446. BECHTEL, G., p. 313. En latin plus classique: *litterae Hebraicae formatae, scissae in ferro.*

(11) AMMAN, Jost, *Staendebuch, Der Formschneider*, Avec la légende: *Ich bin ein Formen schneider gut/ Als was man mir für reissen thut/ Mit der federn auf ein Form bret/Wenn mans denn druckt so sind sich scharff/ Die Bildnuss wie sie der entwarff/ Die steht denn druckt auff dem papyr/Künstlich denn auss zustreichen schier.*

(12) Dans l'acte du 4 juillet 1444, on réunit dans la catégorie des *instrumenta* les abécédaires en acier, la vis en acier et toutes les « formes » en fer et en étain.

(13) Acte du 5 avril 1446: *nonnulla instrumenta sive artificia*. A noter que les *artificia* ne sont jamais rangés dans la catégorie des *instrumenta*.

(14) DU CANGE *et alii*, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, Niort, 1883-87, art. « *artificium*, 6, » en donne la définition suivante: *Machina arte adinventata et confecta*.

(15) Acte du 10 mars 1446: « (Procopé promet en même temps) des engins de bois, d'étain et de fer (*unacum ingeniis de fuste, de stagno et de ferro*) »; Plus loin: « *Item*, il a été convenu que ledit juif payera l'étain et les bois des instruments ou engins de l'écriture hébraïque » (*stagnum et fustes artificiorum sive ingeniorum scripture ebrayce*). Noter le curieux usage de *fustis*, « rondin, bâton ».

(16) ROSENFELD, Moshe, *Gutenberg did not print the first book in Europe* <https://taga.org/authors/moshe-rosenfeld/>. Voir en introduction ses références. ROSENFELD, Moshe; NAIMY, Eyal; KASSEL, Elyakim, « Quantifying Paper-Ink-Type Interaction », ROSENFELD, Moshe, VINOGRAD, Yishayahu, NAIMY, Eyal, GREGORI, Sara, « Watermark identification or early printed paper », <https://otzarhasefer.com/images/pdf/attache3.pdf>

(17) *The most plausible conclusion that those sheets are the product of the Avignon print shop led by Procope Waldvogel whose activity is recorded between the years 1444-1446*. Dans le titre, cela devient: *Gutenberg did not print...* Autre exemple d'emballage, la revue *Historia*, qui titre en 2018: *Gutenberg l'Alsacien*.

(18) « Ledit Procope a promis audit juif et est convenu de lui faire, et après les avoir faites, de lui livrer et remettre vingt-sept-lettres hébraïques de forme, taillées en fer, bien et justement, suivant la science et la pratique d'écrire (*viginti septem litteras ebraycas formatas, sisas*

in ferro bene et debite iuxta scienciam et praticam scribendi) qui a été montrée et enseignée, il y a deux ans passés..».

(19) Pour l'abbé Requin, p. 13, l'imprimerie était « dans l'air ». BECHTEL, G., p. 316, pense que des recherches convergente étaient menées un peu partout, d'Harlem au nord à Avignon au sud. C'est également la position de DELOIGNON, O., « La lettre et la presse », *Saisons d'Alsace*, nov. 2023, p. 16-23.